Sujet national pour l'ensemble des Centres de gestion organisateurs

ASSISTANT TERRITORIAL DE CONSERVATION DU PATRIMOINE ET DES BIBLIOTHEQUES

CONCOURS EXTERNE, INTERNE ET TROISIEME CONCOURS

SESSION 2013

La rédaction d'une note à l'aide des éléments d'un dossier portant sur la spécialité choisie par le candidat au moment de l'inscription.

Durée : 3 heures
Coefficient : 3

SPECIALITE : BIBLIOTHEQUE

A LIRE ATTENTIVEMENT AVANT DE TRAITER LE SUJET

- **Vous ne devez faire apparaître aucun signe distinctif dans votre copie, ni votre nom ou un nom fictif, ni votre numéro de convocation, ni signature ou paraphe.**

- **Aucune référence (nom de collectivité, nom de personne, ...) autre que celles figurant le cas échéant sur le sujet ou dans le dossier ne doit apparaître dans votre copie.**

- **Seul l'usage d'un stylo soit noir soit bleu est autorisé (bille, plume ou feutre). L'utilisation d'une autre couleur, pour écrire ou souligner, sera considérée comme un signe distinctif, de même que l'utilisation d'un surligneur.**

Le non-respect des règles ci-dessus peut entraîner l'annulation de la copie par le jury.

Les feuilles de brouillon ne seront en aucun cas prises en compte.

Ce dossier contient 24 pages, y compris celle-ci

Vous êtes assistant territorial de conservation du patrimoine et des bibliothèques à la médiathèque de la ville de X. Votre directeur vous demande de rédiger à son attention, exclusivement à partir des documents ci-joints, une note portant sur la lecture en France aujourd'hui.

Document 1 : « Le livre, le numérique » - *Bulletin des Bibliothèques de France n° 5* - 2012 - 1 page

Document 2 : « Le livre numérique en bibliothèque de lecture publique » *Bulletin des Bibliothèques de* France *n°1* - 2013 - 1 page

Document 3 : « Enquêtes sur la lecture : un bilan plutôt positif » - *Sciences Humaines* - juin 2011 - 2 pages

Document 4 : « L'évolution des pratiques de lecture à l'aune des dynamiques générationnelles et des pesanteurs sociales » - *Le Monde* - 11 janvier 2012 - 3 pages

Document 5 : « L'insoutenable médiocrité de la lecture à l'école » - *Le Monde* – 12 décembre 2012 - 1 page

Document 6 : « Pratiques de lecture et nouveaux supports numériques : des évolutions convergentes ? » - *Bulletin des Bibliothèques de France n°6* – 2011 - 2 pages

Document 7 : « Livre numérique: quelle bibliothèque pour demain ? » - *lexpress.fr* – 26 février 2011 - 2 pages

Document 8 : « L'adolescent et la lecture, supports et pratiques nouvelles » - *mondedulivre.org* - 3 février 2012 - 3 pages

Document 9 : « Comment donner le goût de lire ? » - *IUFM de la Réunion* - 5 pages

Document 10 : « PISA 2009 : les résultats » - *www.cafepedagogique.net* – 2010 – 2 pages

Certains documents peuvent comporter des renvois à des notes ou à des documents volontairement non fournis car non indispensables à la compréhension du sujet.

DOCUMENT 1

« Le livre, le numérique »

Bulletin des Bibliothèques de France n°5 - 2012
Par François Rouyer-Gayette

Comme le rappelle Antoine Gallimard dans l'introduction du n° 170 de la revue *Le Débat*, « *le développement de cette offre nouvelle a d'ores et déjà suscité d'importantes réflexions et disposition du côté des acteurs de la chaîne du livre et des pouvoirs publics* » dont, d'ailleurs, le *Bulletin des bibliothèques de France* s'est fait souvent l'écho. Il n'est pas un trimestre sans que ne soit publié un rapport, une étude, une synthèse reprenant et répétant le plus souvent la précédente. C'est pourquoi il a été préféré pour cette publication une vision prospective, à une énième approche « historique ». S'appuyant sur un état des lieux circonstancié, la revue de Pierre Nora fait se croiser dans une série de contributions riches et variées les points de vue de la création, de la diffusion, des pratiques/usages de lecture tout en évoquant la conservation, la diffusion de cette production immatérielle mais aussi le devoir de mémoire comme la souveraineté numérique.

Réguler ?
Curieusement, cet ouvrage collectif débute par un « Combat pour le livre » signé par Hervé Gaymard qui semblerait indiquer que, dans cette période « *incertaine* », il faudrait être attentif à la situation du livre et de la lecture en consolidant et renouvelant un écosystème législatif pour en assurer le développement et la pérennité. Jacques Toubon, qui confirme ce point de vue, fait preuve en plus d'un optimisme tranquille et serein. Acteur attentif engagé depuis les années 1990 dans les questions d'économie numérique, il développe l'idée qu'un simple appareil législatif, fût-il européen, ne suffira pas à endiguer le libre-échange et qu'il conviendrait que les acteurs de la chaîne du livre unissent leurs volontés de préparer l'économie de demain au nom d'une nouvelle vie qui ne passe jamais deux fois...

Avoir confiance dans l'usage
S'agissant de la situation du livre et de la lecture, Olivier Donnat nous rappelle que le recul de la lecture régulière de livres est ancien et général ; Caroline Leclerc constate une nouvelle fois l'échec de la démocratisation de l'enseignement supérieur qui n'a pas été suivie d'un accroissement du nombre d'acheteurs de livres, tout en s'interrogeant sur l'ampleur et la nature de la rupture entre le livre papier et le livre numérique et imaginant de nouveaux processus de pensée grâce à l'enchevêtrement de pratiques de lecture anciennes et nouvelles. Christophe Evans discerne un double paradigme pour les bibliothèques au xxie siècle : être entre « inactualité », qu'il illustre, entre autres, en reprenant les propos d'André-Pierre Syren – « *à quoi sert une bibliothèque quand l'information est partout ?* » – et « *actualité* », observant que la bibliothèque en ligne est bien plus que le prolongement de la bibliothèque physique, elle la régénère, voire la remplace... On observe un mécanisme similaire pour la presse magazine comme l'analyse avec acuité Jean-François Barbier-Bouvet, développant une théorie du « *déplacement des horizons d'attente* » dans son article qui concerne à la fois le mode d'écriture (le déplacement des rhétoriques) et le support de lecture (l'ordinateur) dans une prédominance de l'internet comme univers de référence.

Faire se rapprocher des points de tension
Françoise Benhamou reprend dans son papier, « Le livre et son double », les thèses qu'elle développe dans son importante production journalistique sur le sujet. Antoine Compagnon, dans un article très personnel, établit des liens entre le temps d'avant et celui de la navigation au cœur d'internet qui permet autant d'excroissances et autres boursouflures. C'est précisément ce «*temps d'avant* » qui sert de repoussoir à la très riche contribution de Pierre Assouline qui dissèque les points de tension entre œuvre littéraire et usages dans une indéfectible confiance en la capacité syncrétique et cursive du lecteur numérique.
En restant dans leur registre, Bruno Racine, Jean-Noël Jeanneney et Robert Darnton poursuivent leur échange entamé depuis une dizaine d'années. Ce dialogue à trois voix analyse la dimension universelle de certains projets développés dans la Silicon Valley et la nécessité de mettre en œuvre une « *riposte* » à la hauteur de l'enjeu : à savoir maîtriser par les peuples, dans leur diversité, leur héritage culturel. Si l'objectif est partagé par les trois hommes, ils divergent cependant dans leur stratégie pour atteindre cet objectif. Jean-Noël Jeanneney en mule du coche fait alterner son propos entre « *allégresse et vigilance* », tandis que Bruno Racine, dans un louable souci de consensus, définit une troisième voie permettant de concilier « *utopie et pragmatisme* », afin que se dessine pour Robert Darnton une « *solution internationale* ».

Franchir les frontières
Aux frontières de ce territoire du livre et du numérique, *Le Débat* élargit son propos à la souveraineté digitale (Pierre Bellanger), à la galaxie wikimédia (Nathalie Savary), aux questions de mémoire (comment l'écrire, pour Sébastien Ledoux, ou comment la représenter, pour Jean-Pierre Rioux), mais aussi à « *la révolution médiatique de la condition humaine* » qui, selon Olivier Ferrand, met en scène un dédoublement des plans de l'existence en installant un dualisme de la sphère privée et de la sphère publique. C'est dans ces articles, à la marge du sujet, que se trouvent les contributions les plus denses, les plus charnues, pour nous proposer de restaurer des frontières dans un mode indifférencié, rétablir des ordres symboliques et tenter de répondre à toutes les interrogations utopiques.

DOCUMENT 2

Le livre numérique en bibliothèque de lecture publique

Quels services ?

Baudot, Anne, « Le livre numérique en bibliothèque de lecture publique », *BBF*, 2013, n° 1, p. 98-99 [en ligne] <http://bbf.enssib.fr/> Consulté le 26 mai 2013

C'est une passionnante journée que nous a proposée l'équipe de Médiat Rhône-Alpes le 29 novembre 2012 autour de la lecture numérique et de ses supports.

Pour commencer, Benoît Epron (Enssib) a proposé à une salle pratiquement comble un ambitieux exposé intitulé : « Le livre numérique : définition, enjeux et état des lieux ». Le résultat fut à la hauteur de l'ambition, tant dans ses contenus, complets et très documentés, que dans sa forme, fluide et ponctuée de notes d'humour. Ce brillant exposé introductif s'est enrichi au fil de la journée d'éléments très concrets, qu'il s'agisse des données rassemblées par l'Arald sur les matériels et dispositifs de lecture numérique, présentées par Antoine Fauchié, ou des retours d'expérimentations de Grenoble, par Annie Brigant, d'Issy-les-Moulineaux, par David Liziard, et du département de la Seine-Saint-Denis, par Cécile Hauser. Enfin, deux commerciales sont venues clore le propos par une présentation de leurs produits proposés aux bibliothèques : Iznéo pour la BD numérique, et Immatériel pour la littérature et les essais.

Quelques lignes de force ont ainsi été mises en évidence, telles le fait que la chaîne du livre « à la française » est à la fois une chaîne au sens d'entraide mais aussi au sens moins poétique de ce qui contraint les uns et les autres, dans des formes difficiles à faire évoluer. Or, c'est bien cela le cœur du questionnement autour du numérique : comment faire bouger tout un écosystème sans perdre de chaînons, sachant que les nouveaux acteurs, qui eux ne sont pas pris dans les mêmes contraintes, offrent au public de nouveaux modèles ? Une question particulièrement cruciale pour les libraires, maillon de la chaîne du livre le plus en danger à l'heure actuelle, et les bibliothèques qui ont à s'interroger sur leur positionnement dans ce nouvel écosystème du livre numérique, moins fortement hiérarchisé et plus fondé sur une multiplicité de possibilités de diffusion.

Dans ce contexte, c'est bien sûr la question de la valeur ajoutée dans la médiation qui se pose fondamentalement à ces deux professions, mais aussi, pour les bibliothèques, le problème très immédiat du type d'offre qui leur est fait par les sociétés commercialisant des livres numériques, offre très largement conditionnée par le modèle qui définit ce marché (*streaming* en consultation sur place uniquement vs DRM très contraignantes et posant des problèmes d'usage). À ce jour, il paraît vital de trouver une position collective qui permette de peser sur ce modèle afin que le poids des bibliothèques dans la chaîne de diffusion du livre numérique soit reconnu et que puissent être ainsi pris en compte les besoins des usagers.

A également été pointée la problématique du « De quoi parle-t-on ? », entre reproduction homothétique du support papier et véritable production numérique utilisant les potentialités ouvertes par ce changement de support. Les différences ne se situent pas seulement dans l'outil qui permet l'expérience de lecture, mais dans la nature même de celle-ci, très éloignée de celle vécue avec le papier, quelle que soit l'option de passage au numérique choisie. En effet, là où antérieurement l'éditeur était totalement maître de l'expérience qu'il allait faire vivre au lecteur, le numérique donne à celui-ci certaines libertés, que ce soit sur l'apparence du texte ou sur les chemins de traverse qu'il prendra ou non pour le lire, dans le cas d'un texte enrichi. Cette question du texte enrichi ouvre, par ailleurs, un questionnement juridique sur la nature de l'auteur dans une œuvre qui devient composite... Les auteurs auront-ils la capacité de créer eux-mêmes tous les enrichissements de leur œuvre ou ceux-ci seront-ils confiés à des tiers (infographistes, vidéastes...) qui deviendront de ce fait coauteurs de l'œuvre finale ? Et d'ailleurs, le texte enrichi est-il encore un livre ou devient-il une forme de jeu vidéo par la nature même de l'expérience de lecture qu'il propose ?

Outre ces questions restées largement ouvertes, les supports physiques existants ont été présentés et commentés, ouvrant eux aussi leur lot de questionnements. En effet, entre les liseuses à encre numérique, peu gourmandes en batterie, très confortables et visuellement proches du papier, mais limitées sur les potentialités autres que la lecture du texte et son traitement, et les tablettes rétro-éclairées, plus interactives, offrant toutes les potentialités du numérique (notamment autour de l'image, fixe ou animée, et du son) mais gourmandes en énergie et moins confortables visuellement, les différences sont importantes. Ce qu'il ressort des expérimentations menées, c'est que les liseuses sont des matériels fiables et solides qui peuvent s'inscrire dans une relative durée pour un coût assez modéré, ce qui est beaucoup moins vrai pour les tablettes. Par ailleurs, la lecture proprement dite est plus aisée sur liseuse que sur tablette, ces dernières ayant tendance à inciter au multitâche, mais étant mieux adaptées à la lecture des ouvrages illustrés, BD ou livre jeunesse...

C'est ainsi sans réponse ferme sur ce qu'il conviendrait ou non de proposer, mais avec la certitude renforcée qu'il s'agit là d'un tournant à ne pas manquer que nous sommes repartis vers nos équipements à la fin de la journée. •

DOCUMENT 3

Enquêtes sur la lecture : un bilan plutôt positif

VINCENT TROGER dans la revue Sciences Humaines Mis à jour le 15/06/2011

Plus le regard des chercheurs s'est dégagé des préjugés sociaux et culturels, et plus les pratiques de lecture sont apparues dans leur diversité. Aujourd'hui, la lecture est une pratique plurielle et largement répandue, mais le livre n'est plus son support privilégié.

Depuis un peu plus d'un siècle, les élites intellectuelles des nations industrialisées se sont préoccupées des pratiques de lecture de la population et en ont fait un enjeu de politique sociale et culturelle. A la demande des militants, des éditeurs ou des politiques, les chercheurs ont donc mené des enquêtes sur la proportion de lecteurs et de non-lecteurs dans la population, leurs goûts, leurs pratiques ou leurs motivations.
Dans la première moitié de ce siècle, ces enquêtes sont demeurées rares, notamment en raison de l'absence des fondements méthodologiques qu'établira plus tard la sociologie. Par ailleurs, elles ont souvent été marquées par les préjugés et les préoccupations normatives et prescriptives de leurs auteurs ou de leurs commanditaires. Dans un ouvrage qui vient de paraître, Nicole Robine souligne toutefois le caractère précurseur de certains travaux : ceux du Russe Nicolas Roubakine qui, dès 1911, distingue différents types de lectures populaires (divertissante, pratique et éducative), ou ceux de l'Américain Douglas Waple, proche de la célèbre école sociologique de Chicago, qui, pendant la crise économique des années 30, s'interroge sur les pratiques des lecteurs en fonction de leurs niveaux de revenu et de scolarité.
Mais jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, ces travaux, et d'autres comme ceux de Paul Lazarsfeld, sont encore peu connus en France. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 50 que de véritables enquêtes sociologiques sur les lecteurs sont mises en œuvre. Ce développement de la sociologie de la lecture s'explique d'abord par le renouveau intellectuel de l'après-guerre : l'essor des sciences humaines et l'influence du marxisme conduisent notamment de nombreux chercheurs à s'intéresser aux pratiques culturelles des classes populaires et moyennes, et à transformer leurs approches de la littérature. C'est par exemple le cas de l'universitaire et journaliste Robert Escarpit, qui publie en 1958 une *Sociologie de la littérature* dans la collection « Que sais-je ? ».

Mais cette nouvelle forme d'intérêt pour le livre et ses lecteurs est aussi dynamisée par une double demande militante et politique. Militante d'abord : les mouvements d'éducation populaire, très influents dans les années 40-60, veulent faciliter l'accès des classes populaires à la culture. Ainsi, le sociologue Joffre Dumazedier, spécialiste de la sociologie des loisirs et inventeur de la formule du « développement culturel », est aussi le dirigeant de la plus représentative des associations d'éducation populaire, le mouvement Peuple et Culture. Politique ensuite : les gouvernants vont, dans leur grande majorité, se persuader de la nécessité d'élever le niveau scolaire et culturel de la population. Ils encouragent donc la recherche publique en ce sens : l'Institut pédagogique national par exemple, notamment sous l'impulsion de Jean Hassenforder, finance de nombreuses enquêtes sur la lecture dès le début des années 60.

Des années 70 à aujourd'hui, cette dynamique d'enquêtes s'est évidemment accélérée. Le développement de la recherche en sciences sociales et des instituts de sondages, l'affirmation d'une politique culturelle de l'Etat qui y consacre un ministère, le développement de la culture de masse et de ses éditions bon marché, la généralisation de la scolarisation secondaire et la concurrence des médias audiovisuels ont constitué autant de bonnes raisons d'étudier lectures et lecteurs. Les problématiques des chercheurs se sont alors logiquement transformées et précisées. La mise en

évidence du rôle de distinction sociale et de domination symbolique que joue la maîtrise de la culture lettrée a permis de critiquer la référence implicite à cette culture comme unique critère de qualité, et donc de mieux comprendre les autres pratiques de lecture. On a par exemple appris à reconnaître les lectures non livresques comme des pratiques de lecture à part entière.

Par ailleurs, l'extension de la scolarisation secondaire, l'élévation du niveau de connaissances exigées dans la plupart des activités sociales ou professionnelles, le chômage ont fait émerger des problématiques nouvelles : celle de l'illettrisme par exemple, ou celle du rôle des médiations (familiale, sociale, scolaire, militante !) dans l'accès à la lecture. Les pratiques de lecture, ou de non-lecture, sont donc désormais envisagées comme l'aboutissement d'itinéraires d'acteurs qui ne sont jamais réductibles aux seuls déterminismes macrosociologiques, qui ne doivent pas être mesurées à l'aune exclusive de la lecture lettrée, et qui sont toujours susceptibles d'évoluer.

Plus de lecteurs, mais moins de lecture

On dispose donc aujourd'hui d'un tableau nuancé des pratiques de lecture en France. Sur la longue durée, le constat global de l'évolution peu paraître paradoxal. D'une part, la population des lecteurs a augmenté depuis trente ans : quand 73 % des foyers possédaient des livres en 1973, ils sont 91 % aujourd'hui. Mais d'autre part, les lecteurs lisent moins : ceux qui lisaient moins de dix livres par an en 1973 représentaient 23 % des lecteurs, ils en représentent 34 % aujourd'hui ; le pourcentage de gros lecteurs (plus de 25 livres par an) a diminué dans des proportions symétriques.

On devrait d'ailleurs écrire « lectrices », puisque la lecture s'est aussi féminisée. En fait, comme le souligne N. Robine, la lecture a changé de statut : de pratique élitiste, elle est devenue pratique courante. Mais en tant que pratique de loisir, elle a été fortement concurrencée par l'augmentation du temps libre et la multiplication des loisirs accessibles à tous.

Plusieurs remarques doivent cependant nuancer le constat global d'un affaiblissement de la proportion de gros lecteurs. La première est qu'il s'agit ici de la lecture de livres, alors qu'au cours de la même période, la lecture des magazines a considérablement augmenté. La seconde est que certaines pratiques de lectures sont difficilement quantifiables, ou bien non citées par les enquêtés : le photocopillage, les lectures à visées utilitaires, fragmentées ou en diagonale, dans les bibliothèques notamment, voire même les emprunts et les prêts au sein du réseau de sociabilité, très fréquents chez les adolescents.

La dernière remarque porte sur la concurrence supposée de la télévision. Les enquêtes conduites auprès des jeunes plaideraient plutôt en faveur d'une certaine complémentarité : la télé pour la distraction, la lecture pour la documentation ou la culture.

En résumé, les conséquences simultanées des prescriptions scolaires, de la culture de masse et des nouvelles technologies de communication ont à la fois démocratisé la lecture et désacralisé le livre. N. Robine peut donc conclure que, si les interrogations sur la survivance du livre sont légitimes, il n'y pas de raison objective de s'inquiéter sur l'avenir de la lecture en tant que pratique d'information, de documentation, de culture ou de loisir.

DOCUMENT 4

Hubert Guillaud, *Le Monde*, 11 janvier 2012

L'évolution des pratiques de lecture à l'aune des dynamiques générationnelles et des pesanteurs sociales

L'étude d'Olivier Donnat du Département des études statistiques (DEPS) du ministère de la Culture, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique* (2009) est une référence incontournable pour qui s'intéresse à l'évolution des pratiques culturelles. Elle vient de se voir augmentée de plusieurs pages d'études complémentaires la mettant en perspective sur la longue durée via une analyse générationnelle. Une étude qui ne propose aucun scoop, mais qui approfondit nos connaissances de l'évolution des pratiques de lecture.
Si on regarde la question de la lecture, l'étude sur 35 ans, montre plusieurs choses.

Tout d'abord que c'est le volume de lecture qui diminue tendanciellement, plus que la proportion de non-lecteurs. *"La proportion des forts lecteurs a régulièrement fléchi et, si la proportion de Français à n'avoir lu aucun livre en dehors de toute contrainte scolaire ou professionnelle est la même qu'au début des années 1970, les lecteurs de 2008 lisent en moyenne cinq livres de moins par an que leurs homologues de 1973."* Une perspective qui demeure plus optimiste que les chiffres clés du CNC, montrant que la part des Français qui n'achètent pas de livres est de 48 %, soit presque un français sur deux (mais lire et acheter sont deux "pratiques" distinctes). Dans l'étude d'Olivier Donnat, 70 % des répondants depuis 1973 estiment lire au moins un livre par an.
"Dans le cas des livres, le fait que la proportion de lecteurs au sein de la population française n'ait pas augmenté depuis le début des années 1970 est en soi surprenant, compte tenu de l'augmentation générale du niveau de diplôme", estime Olivier Donnat - rappelons que la part des bacheliers et des diplômés de l'enseignement supérieur dans la population française est passée de 14% en 1973 à 31% en 2008. "Cela signifie qu'en réalité, l'intérêt des Français pour le monde des livres est aujourd'hui, pour un niveau de diplôme donné - , nettement inférieur à ce qu'il était trente-cinq ans auparavant et, surtout, cela masque le recul de la quantité de livres lus dans le cadre du temps libre. Il serait toutefois bien imprudent de conclure, sur la base de ce seul constat, que les Français lisent moins, et ce, au moins pour deux raisons : la lecture liée à l'enseignement ou à l'activité professionnelle a probablement gagné du terrain et, surtout, les actes de lecture sur écran se sont multipliés, notamment au cours de la dernière décennie ; de plus, il est probable que ce recul renvoie au moins autant à des mutations d'ordre symbolique qu'à une évolution effective des comportements de lecture : si la lecture de livres a subi ces dernières décennies la concurrence des nombreuses activités de loisir liées à la culture d'écran (télévision, jeux vidéo, ordinateur), elle a aussi perdu une partie de son pouvoir symbolique auprès des jeunes générations, notamment de sexe masculin, qui ont aujourd'hui tendance à moins surestimer leurs pratiques de lecture que leurs parents au même âge, voire même à les sous-estimer en en oubliant certaines."

Olivier Donnat pointe le phénomène bien connu de féminisation du lectorat, qui compte, depuis les années 80 plus de femmes que d'hommes, tant chez les petits lecteurs que chez les moyens ou forts lecteurs (plus de 20 livres par an). *"Le décrochage du monde du livre est un phénomène majoritairement masculin"*, rappelle le chercheur.
[...] La classe d'âge des 15-24 ans demeure celle où les lecteurs de livres sont proportionnellement les plus nombreux, tant dans les années 70 qu'aujourd'hui. La lecture demeure indiscutablement associée à une activité d'apprentissage. Mais les seniors comptent désormais autant de forts lecteurs que les 15-24 ans (ce qui n'était pas le cas dans les années 70). *"Il apparaît donc que la lecture de livres (notamment régulière) a connu un profond changement de statut sur les critères du sexe et de l'âge : elle s'est progressivement féminisée tout en perdant le lien privilégié qu'elle entretenait avec la jeunesse."*
Pour les forts lecteurs (plus de 20 livres par an qu'Olivier Donnat qualifie de "lecture régulière" par rapport à la lecture occasionnelle désignant ceux qui lisent un livre par an), chaque nouvelle génération est arrivée à l'âge adulte avec une proportion de forts lecteurs inférieure à la précédente. *"La lecture de livres, activité chronophage qui appelle le temps long, subit une érosion au fil de l'avancée en âge plus forte que celle des journaux et, dans le cas de la lecture régulière, la pente est particulièrement accentuée dans la première partie de la vie, au moment où les pressions sur le temps disponible sont les plus fortes."* Alors que la jeunesse (15-24 ans) est le moment où la lecture est la plus forte, proportionnellement, elle est aussi, une période où, elle se dégrade particulièrement.
Les écarts liés aux critères de diplôme, de milieu social ou de lieu de résidence, quant à eux, ont peu évolué en 35 ans, souligne le chercheur. "La baisse de la lecture régulière de livres a touché toutes les catégories de population sans exception, milieux diplômés compris" même si ceux-ci ont un peu mieux résisté que la moyenne : *"être un fort lecteur de livres est certes moins fréquent, mais cela demeure néanmoins une des propriétés relatives de leur univers culturel. (...) Les cadres supérieurs comptent toujours proportionnellement environ trois fois plus de forts lecteurs que les ouvriers."* Comme le disait Olivier Donnat dans une interview du Monde à l'occasion de cette mise à jour : *"En trente-cinq ans, il n'y a guère eu de rattrapage entre les pratiques culturelles des ouvriers et celles des catégories supérieures".*

Bien sûr, l'enquête transversale d'Olivier Donnat ne s'arrête pas à la lecture et couvre toute la gamme des pratiques culturelles. Le chercheur est d'ailleurs loin d'être pessimiste. Il constate qu'il n'y a pas eu *"à proprement parler, de rattrapage des milieux sociaux les moins investis dans la vie culturelle"* en ce qui concerne la plupart des pratiques culturelles (les cadres supérieurs sont toujours en têtes dans la plupart des pratiques culturelles, devant les cadres moyens, les employés, les artisans et commerçant et devant les agriculteurs et ouvriers, toujours en retrait).
"Aujourd'hui comme hier, participer à la vie culturelle de manière à la fois régulière et diversifiée demeure une propriété très inégalement répartie dans la société française, car cela exige le cumul d'un maximum d'atouts (niveau de diplôme et de revenus élevé, proximité de l'offre culturelle, familiarité précoce avec le monde de l'art, mode de loisirs tournés vers l'extérieur du domicile et la sociabilité amicale, etc.) qui se retrouvent en priorité au sein des cadres et professions intellectuelles supérieures. Mais l'étude, précise-t-il ne tient pas compte "ni de l'augmentation quantitative de la population

française au cours de la période étudiée ni des transformations de la structure sociale, dont les effets sont pourtant bien réels tant sur le volume des pratiquants que sur leur profil. Constater par exemple, comme nous l'avons fait, que les écarts entre les cadres supérieurs et les ouvriers sont restés globalement stables établit un fait majeur qu'aucun débat sur la démocratisation culturelle ne peut écarter, mais il convient de ne pas oublier que la part des premiers dans la société française a doublé depuis le début des années 1970 pendant que celle des seconds déclinait." Les cadres supérieurs représentaient 23 % du total des personnes enquêtées en 2008 contre 13% trente-cinq ans plus tôt. Pour autant, si la proportion des diplômés a progressé d'enquête en enquête, ces "générations ayant accédé au bac et à l'enseignement supérieur à l'heure de la massification scolaire se sont approprié de manière sélective les pratiques culturelles des « héritiers » du début des années 1970."

Les progrès de la scolarisation sur la participation à la vie culturelle ont été globalement positifs conclut le chercheur, mais de manière irrégulière selon les pratiques : beaucoup moins pour la lecture de livres et d'imprimés (journaux) que dans toutes les autres pratiques culturelles.

DOCUMENT 5

L'insoutenable médiocrité de la lecture à l'école

Maryline Baumard, LE MONDE | 12.12.2012

Si ce n'était une solide étude internationale, on pourrait croire que l'enquête Pirls a été commandée par le ministre de l'éducation nationale pour justifier sa politique. Et pour répondre à tous ceux qui s'affolent ou s'insurgent de voir le gouvernement déverser tant de milliards dans le tonneau des Danaïdes de l'école et recruter des enseignants par dizaines de milliers.

Vous avez dit Pirls ? Il s'agit du Programme international de recherche en lecture scolaire, coordonné tous les cinq ans dans 45 pays, dont 23 européens, par l'Association internationale pour l'évaluation des performances éducatives. Les résultats de sa dernière livraison viennent d'être rendus publics.

Que révèle-t-elle, cette enquête ? Que les élèves français âgés de 10 ans maîtrisent moins bien la lecture que la moyenne des écoliers européens du même âge. Et que, sur plusieurs points, leurs performances se sont dégradées depuis une décennie. Plus préoccupant encore : ce ne sont plus seulement les élèves des zones d'éducation prioritaire, les moins favorisées, qui tirent le niveau général vers le bas - tous les établissements sont touchés, et même le groupe des très bons élèves enregistre des résultats médiocres et en recul par rapport à la moyenne européenne.

Centrée sur la maîtrise de la lecture, qui est la clé de tous les apprentissages scolaires, cette enquête confirme d'autres évaluations internationales (comme l'enquête PISA de l'OCDE) ou nationales. Elle donne tout son sens à l'exposé des motifs du projet de loi d'orientation et de programmation auquel Vincent Peillon, le ministre de l'éducation nationale, met la dernière main : "Faire en sorte que tous les élèves maîtrisent les compétences de base en français et en mathématiquesen fin de CE1, et les instruments fondamentaux de la connaissance en fin d'école élémentaire."

Cela paraît une évidence. Mais en faire un objectif témoigne que ce n'est pas la réalité. On le sait, en effet, depuis belle lurette, et chaque enquête le confirme : de l'ordre de 20 % des élèves n'ont pas, à l'entrée au collège, une maîtrise suffisante du français pour y réussir leur scolarité, ainsi qu'au lycée.

Or ce n'est pas une fatalité, comme le démontre, notamment, l'exemple des Etats-Unis, bien évalué par Pirls. Depuis 1997, la lecture y est devenue un combat national. A cette date, le Congrès a mis en place une commission chargée de fairela synthèse de toutes les recherches scientifiques sur l'apprentissage de la lecture, d'identifier les méthodes les plus efficaces et d'établir un plan de bataille, le National Reading Panel, qui a sensibilisé de nombreux Etats de l'Union. Résultat : les écoliers américains ont nettement amélioré leurs performances en lecture depuis dix ans.

Si la France veut sérieusement refonder son école, il est donc urgent qu'elle sorte de ses vieilles querelles (entre méthode syllabique et globale, par exemple), qu'elle adopte une approche plus scientifique et tire profit des expériences convaincantes mises en œuvre à l'étranger. Le chef de l'Etat a fait de l'éducation, et en particulier de l'école, une priorité nationale : au-delà des moyens, indispensables, cela suppose des méthodes, efficaces.

DOCUMENT 6

Pratiques de lecture et nouveaux supports numériques : des évolutions convergentes ?

Rendez-vous territorial du CNFPT du 19 juin : quoi de neuf pour les bibliothèques ?

Dans le cadre du rendez-vous territorial du CNFPT, une rencontre stimulante se tenait à l'Enssib le 7 juin dernier autour du livre numérique. Faut-il supposer dans l'avenir une convergence entre l'évolution des pratiques de lecture et celle des nouveaux supports numériques – en particulier en bibliothèque ? Éternelle question de la poule et de l'œuf à laquelle tentait de répondre le chercheur Benoît Epron, directeur des études à l'Enssib, et le sociologue Christophe Evans, chargé d'études à la BPI.
Benoît Epron analysait les trois stades de déploiement des dispositifs à l'aune de l'interdépendance des contraintes techniques, éditoriales et économiques. En moins de trois décennies, la lecture numérique passe de l'ordinateur individuel multitâche à la tablette électronique portable, exclusivement réservée à la lecture avec l'apparition de la liseuse à encre électronique, ou non avec la tablette tactile connectée. À chaque stade de son évolution, la lecture numérique gagne en capacité d'adaptation à son dispositif, à moins que ce ne soit l'inverse, et que la spécialisation des dispositifs traduise la diversité des pratiques. La problématique souligne d'emblée la pluralité des acteurs en scène. La succession des phases de maturation montre comment l'approche des contraintes dans leur interconnexion finira par assurer aux acteurs des technologies la place de leader sur le marché du livre numérique.
Dans la première phase du déploiement, l'ordinateur est le seul dispositif de consultation des ressources numériques. Le contenu est exclusivement homothétique, lisible sur cédérom en local ou sur le web en mode connecté, qui propulse alors l'offre des revues numériques. On observe vite que le support de lecture contraint l'approche du contenu. Si le terminal convient bien à la manipulation de l'information, il n'est pas adapté à la lecture de longue durée. Ainsi, le succès rencontré par la consultation de revues auprès de la communauté scientifique est inversement proportionnel au désintérêt que suscite le livre, dont le format n'est pas adapté à la lecture sur écran. L'incidence sur l'offre éditoriale et commerciale est immédiate et les éditeurs multiplient l'offre de bouquets de revues auprès des bibliothèques au détriment des livres.
Surgit alors, dans la deuxième génération des dispositifs, la première liseuse, le Cybook, commercialisé par Cytale, exposé au Salon du livre de Paris en 2000. Avec ce nouveau support de lecture dédié, qui a tout d'un petit ordinateur portable au format livre, doté d'un stylet, d'un modem, et d'une bonne capacité de stockage, l'objectif est de faire basculer les pratiques de lecture vers le numérique dans un contexte de numérisation des pratiques sociales et professionnelles. Pour séduisante que soit l'invention technologique, cette fois plus adaptée au format livre, le Cybook manque la cible des gros lecteurs, statistiquement les moins proches des nouvelles technologies, qui sont réticents à acheter des livres stockés sur le serveur du fournisseur. Au-delà de l'échec, cette deuxième phase montre que l'offre éditoriale et tarifaire du livre numérique n'est pas au point et n'a pas pris toute la mesure symbolique du livre. Les deux problématiques, éditoriale et commerciale, vont de pair, et il s'agit tout autant de savoir ce qu'on vend et en quels termes juridiques (droit de disposer d'un fichier ou simple accès) que de savoir à quel coût, rien ne justifiant qu'un objet virtuel – le fichier numérique – soit vendu plus cher qu'un objet hautement symbolique, le livre.
Avec l'arrivée de l'encre électronique qui ouvre le troisième cycle, le livre numérique gagne en confort de lecture. C'est aussi l'essor d'une offre grand public de tablettes électroniques, dont les modèles Kindle d'Amazon et iPad d'Apple sont les symboles. Cette phase, plus mature, propose un écosystème numérique cohérent où les acteurs des technologies prennent la main et où les enjeux techniques, éditoriaux et commerciaux se synchronisent. L'offre éditoriale est couplée au dispositif, le modèle économique est plus attractif avec des coûts moins élevés fixés par le libraire, les dispositifs de lecture enfin sont plus aboutis, avec une forte spécialisation des pratiques de lecture.

Pour les bibliothèques, il reste toutefois beaucoup à faire si elles veulent tenir leur rôle privilégié d'expertise dans la médiation du livre numérique. D'abord résoudre la question des contenus dans un contexte éditorial majoritairement anglophone qui ne facilite pas la construction d'une offre et d'une politique documentaire. Cerner ensuite les types de dispositifs selon les modalités de lecture. Maîtriser enfin la gestion des accès et des modèles commerciaux pour répondre aux attentes de ses publics.

Quelle évolution des pratiques de lecture dans l'avenir ?

Pour Christophe Evans, il reste difficile d'interroger la convergence des pratiques et des dispositifs de lecture numérique en l'absence de données fiables. Les enquêtes barométriques ont du mal à rendre compte de pratiques encore émergentes, peu comparables aux effets de masse constatés en Amérique du Nord, et relevant en définitive assez peu de la lecture.

L'exemple de la presse est frappant, quand l'offre abondante de contenus multimédias sur les sites de presse réduit la lecture au survol des dépêches et des flux RSS. Cependant, d'après les enquêtes récentes sur les pratiques de lectorat en France, on peut avancer que la majorité des lectures numériques se fait encore sur ordinateur, même si la part croissante des smartphones sur le marché risque de changer la donne. Et contrairement aux idées reçues, internet n'a pas été le fossoyeur du livre, le déclin de la lecture étant amorcé dès les années quatre-vingt. Dans les trois décennies suivantes, avec la féminisation et le vieillissement du lectorat, la baisse touche aussi la part des forts lecteurs, qui passe de 22 % à 11 %. Toutefois, ce sont aussi ceux qui s'intéressent prioritairement aux nouveaux dispositifs de lecture. On constate également des mutations dans les modes de lecture, avec l'essor des lectures dites utiles, au détriment des humanités classiques, autrefois portées par l'institution et l'école. Phénomène que Bernard Lahire qualifie de perte de foi artistique et littéraire [1]. On assiste conjointement au développement de la lecture fragmentée qui procède par prélèvement, rompt avec la tradition élitiste de la lecture savante, immersive et solitaire, et signe l'avènement de la « lecture sociale » pratiquée en réseau et en partage. D'après une enquête du CNL sur l'évolution de la lecture numérique réalisée par Ipsos entre 2009 et 2011, sur les 8 % de lecteurs de livres numériques en 2011 – contre 5 % en 2009 –, 50 % les avaient lus sur ordinateur, 30 % sur smartphone, 15 % sur tablette et le reste sur liseuse.

Quant aux bibliothèques, largement impactées par ce déclin de la lecture dans une économie de l'information où l'attention se fait rare, elles enregistrent à la fois baisse des emprunts, féminisation et vieillissement de leurs inscrits. Mais elles sont aussi recherchées pour le cadre structurant qu'elles offrent. Elles connaissent également une évolution des pratiques de lecture numérique. Si globalement l'approche trop bibliothéconomique de l'offre des ressources électroniques a été un frein à la consultation, les services numériques qui jouent la carte de l'interactivité et des réseaux sociaux, comme le Guichet du Savoir [2] ou Gallica, permettent aux bibliothèques de gagner et de diversifier leur public. Ainsi que l'attestent l'expérience de prêt de liseuses menée à la BPI en 2010, ou encore celle des médiathèques d'Issy-les-Moulineaux, les publics des bibliothèques attendent beaucoup de ces services, et confirment le rôle stratégique de l'institution publique dans la diffusion des dispositifs et des pratiques de lecture numérique. •

1. Bernard Lahire, *La culture des individus*, éditions de La Découverte, 2004, collection Repères. (retour)
2. Service de la bibliothèque municipale de Lyon : http://www.guichetdusavoir.org (retour)

Notice bibliographique :
Muller, Catherine, « Pratiques de lecture et nouveaux supports numériques : des évolutions convergentes ? », *BBF*, 2011, n° 6, p. 122-123

DOCUMENT 7

Livre numérique : quelle bibliothèque pour demain ?

Elodie Bousquet (LEXPRESS.fr), publié le 26/02/2011

Lorenzo Soccavo, auteur de l'ouvrage 100% numérique *De la bibliothèque à la bibliosphère* nous livre sa vision de l'évolution des bibliothèques à l'ère du numérique.

"L'Internet des objets, la réalité augmentée et l'intelligence artificielle vont converger et seront autant de portes de communication entre le réel et le virtuel, le matériel et l'immatériel", explique Lorenzo Soccavo.

Jean-Louis Zimmermann/Flickr

Pourquoi avoir choisi d'écrire un ouvrage sur ce sujet?

Lorenzo Soccavo est consultant indépendant en prospective du livre et de l'édition. Il est l'auteur du livre 100% numérique *De la bibliothèque à la bibliosphère* paru dans la collection *Comprendre le livre numérique* (Numériklivres) qu'il dirige depuis sa création en 2010.

Georges Seguin/D.R

Je suis partie d'une constatation évidente, que nous faisons tous : le basculement de l'imprimé au numérique concerne de nombreux métiers du livre. On parle de plus en plus des conséquences que cela engendre chez les lecteurs, auteurs, éditeurs mais très rarement du cas des bibliothèques et des bibliothécaires.

Pourtant, ces derniers sont très actifs et s'intéressent de près au sujet. Ce sont des acteurs importants, qui participent à la médiation culturelle ! J'avais donc envie de leur consacrer ce premier ouvrage de la collection *Comprendre le livre numérique* (Numériklivres) que je dirige.

Où en est-on avec le numérique dans les bibliothèques françaises aujourd'hui ?

Des bibliothèques expérimentent... mais le plus souvent séparément, sans plan d'ensemble concerté. Certaines testent le prêt de liseuses. Je pense que cela est surtout pertinent pour familiariser les bibliothécaires eux-mêmes avec les nouveaux dispositifs de lecture.

Pour le reste, nombreuses sont celles qui numérisent leurs fonds. C'est important, d'une part, pour sauvegarder des documents fragiles et rares, et, d'autre part, pour développer l'accès à distance aux œuvres. Mais ce n'est pas suffisant. Le Labo BnF à Paris est intéressant comme lieu expérimental dédié aux nouvelles technologies de lecture et d'écriture. Mais il lui faudrait certainement plus de moyens...

Et à l'étranger?

Les deux premières bibliothèques sans livres ont ouvert leurs portes l'été dernier aux Etats-Unis. C'est une nouvelle façon de concevoir la mission des bibliothèques, au-delà de leur vocation patrimoniale.

On peut se demander s'il est pertinent d'aller dans une bibliothèque pour être comme chez soi, face à son ordinateur portable. Pourtant, il suffit de fréquenter ces lieux pour constater que de plus en plus de gens viennent y travailler avec leur ordinateur personnel. Cela doit nous interpeller sur les dimensions sociales de la lecture et le statut de médiateur des bibliothécaires.

Il n'y a certainement pas de recette miracle ni un modèle unique à privilégier. De plus, il faut prendre en compte le fait que les technologies progressent plus vite que les pratiques des usagers, qui s'adaptent plus facilement que les structures et les institutions.

Hormis ces bibliothèques sans livres, que peut-on envisager d'autre comme évolutions ?
Les dix prochaines années vont être très riches. L'iPad ne nous donne qu'un aperçu des livres numériques augmentés du 21e siècle. L'Internet des objets, la réalité augmentée, avec la 3D, et l'intelligence artificielle vont converger et seront autant de portes de communication entre ce qu'on nomme le réel et le virtuel, le matériel et l'immatériel.

Actuellement, le Labo de la BnF expérimente par exemple un mur tactile de sélection sur lequel une dizaine de personnes pourrait travailler en même temps, prendre des notes, accéder à des contenus en haute-définition, affichés en 3D. Comme les livres, les bibliothèques vont devoir se dématérialiser et s'interconnecter entre elles mais aussi avec leurs usagers, où qu'ils soient.

Est-ce en quelque sorte cela "la bibliosphère"?
Oui, en effet. Dans mon livre ce que j'appelle "bibliosphère" est la bibliothèque unique qui tisse sa toile sur la planète entière. Cela peut rappeler Borges ou Neal Stephenson, mais aussi GoogleLivres.

Ce que j'appelle "bibliosphère" est la bibliothèque unique qui tisse sa toile sur la planète entière

Avec cette convergence, d'une part, de la dématérialisation des contenus et de la mise en réseau des bibliothèques, et d'autre part, de l'équipement des personnes avec de nouveaux dispositifs de lecture connectés, nous allons vers une extension du domaine des bibliothèques "en dur".

Je crois que celles-ci vont évoluer vers ce que nous pourrions appeler des "bibliothèques-hub" à trois niveaux: l'un physique, auquel nous sommes bien habitués, le second, numérique -sans être simplement un serveur de textes numérisés- qui servirait d'interface avec le troisième niveau; celui de la bibliothèque virtuelle, telle que l'on commence à en tester dans le métavers.

Pour l'instant on pense à Second Life et on sourit. Mais un jour Google Earth pourrait bien en quelque sorte dupliquer le monde physique. Avec l'Internet des objets et le développement des solutions de réalité augmentée, la porosité va être de plus en plus importante entre ce que nous qualifions, trop facilement, de réalité et de virtualité.

DOCUMENT 8

L'adolescent et la lecture, supports et pratiques nouvelles.

3 février 2012

Par Florence Loussier dans Monde du Livre.org

A l'occasion de la deuxième édition du colloque Métamorphoses numériques du livre, Olivier Donnat a commenté l'enquête qu'il a dirigé sur les *Pratiques culturelles des français à l'ère numérique*[1]. Les résultats permettent de différencier nettement une tranche de la population qui suscite tout à la fois attentions et interrogations. Première génération à maitriser avec acuité les possibilités du numérique, les *teenagers* sont en effet devenus *leaders* d'opinion et dictent les stratégies *marketing* des entreprises de produits de consommation comme la mode. Mais dans le secteur du livre, les politiques culturelles ont choisi de privilégier l'enfance, au détriment des jeunes adultes. Pourtant si les 12-15 ans délaissent inexorablement le livre imprimé au profit d'autres pratiques culturelles et supports, le décrochage de la lecture n'est ni une fatalité ni même une certitude. Le *boom* phénoménal des écrans, s'il est accompagné de façon pertinente, avec la même exigence culturelle sur la toile comme sur le livre imprimé, peut au contraire engendrer un regain incontestable de l'écrit.

La lecture n'est plus un marqueur social

On peut présumer que la baisse annoncée par les sondages de la pratique de la lecture est supérieure à la réalité. En effet les jeunes générations sont plus honnêtes que les précédentes. Être un fort lecteur dans les années 70 était un marqueur social et on préférait déclarer l'être que de se marginaliser. Aujourd'hui, au contraire, pratiquer la lecture est presque dévalorisant. C'est chez l'adolescent une pratique solitaire, peu partagée avec les autres. L'importance des filières scientifiques accentue le recul des humanités comme mode de sélection des élites et les jeunes adultes voient se déliter le lien qui existait encore il y a peu entre la réussite et la littérature. La lecture n'est pas revendiquée au cours du sondage voire même cachée, donc non recensée, dans les chiffres des enquêtes selon Olivier Donnat[1].

La fin du rapport au livre en tant que support

Jusqu'à ces dernières années, la jeune génération arrivait à cumuler les différentes innovations et multiplier les pratiques. Mais le temps n'est pas extensible et les offres ne cessent de se multiplier. Les activités chronophages comme la lecture de romans

souffrent en premier lieu de cette compression du temps et de la multiplication des loisirs (télévision, jeux vidéos, sport....). Les usages de l'écran en tous genres quant à eux n'ont fait que croître depuis 2008. Le rapport au livre imprimé en tant que support a perdu sa valeur symbolique. L'adolescent, dans un monde dématérialisé, et dont l'univers culturel est organisé autour de l'audiovisuel, a opéré un transfert vers d'autres objets comme le téléphone portable ou l'Ipad. Seuls les livres de consultation et non de lecture linéaire résistent mieux. La baisse d'achats de livres ne signifie pas automatiquement la baisse de la lecture dont l'acte est extrêmement difficile à mesurer sur écran.

Le retour de la médaille

Face au désintérêt à la lecture de la nouvelle génération, les adultes sont prêts à mettre n'importe quel livre entre les mains de leurs enfants et ne laissent plus la place à la transgression de l'acte de lire comme il pouvait exister avant. La bonne volonté des parents et du monde éducatif peut alors induire un résultat inverse à celui escompté. Face à l'injonction parentale qui voudrait que son enfant lise quelque soit le contenu, les adolescents n'arrivent pas à se construire un monde à eux dans les livres. Le chemin d'émancipation ne sera pas aujourd'hui celui de la pratique de la lecture. A l'âge de 12-13ans, il y a un décrochage encore plus marqué chez les garçons que chez les filles. « Comme d'ailleurs beaucoup d'autres activité de loisirs commencées très tôt et qui peuvent échouer au moment de l'adolescence, mais la culture semée pourra essaimer et on peut s'attendre à ce qu'ils se remettent à lire quand ils seront eux-mêmes jeunes parents» souligne d'ailleurs Olivier Donnat[1].

La lecture sur écran

L'inquiétude des professionnels et des parents devant le désintérêt à la lecture est-il finalement justifié ? Si le rapport au livre en tant que support est en effet remis en question, la lecture comme activité ne semble pas menacée chez les adolescents et même, elle peut trouver une nouvelle évolution si l'on veut bien prendre en considération d'autres pratiques qui n'existaient pas pour le génération qui les ont précédé. Des formes narratives nouvelles apparaissent chez les jeunes comme la fiction et le fantastique, les séries, plus adaptées au temps accéléré et à la polyactivité. La baisse d'achats de livre ne veut pas dire baisse de la lecture. C'est un défi nouveau que de parvenir à mesurer les pratiques de lecture sur écran.

Génération numérique

Quand certaines pratiques se déconstruisent, il y en a d'autres à inventer comme la création de contenus via les blogs, l'information en réseau et l'utilisation des nouvelles habiletés de manipulation des images. Si les activités à temps longs comme la lecture du roman peut paraître menacée par la perte de capacité de l'adolescent à lire des textes longs, la multiplicité des supports de lecture peut rendre encore pus vive l'acuité de la

lecture. Cette génération est la première a maîtriser l'ensemble des supports de lecture et à multiplier les usages et les pratiques de lecture co-existentes. Le transfert de l'acte de lecture du livre imprimé vers celui des écrans peut se traduire au contraire par un regain d'intérêt de l'écrit, peu importe le support. Le feu d'artifices des trajectoires numériques oblige chaque genre d'écrit à s'adapter différemment entre la lecture extensive et la lecture appareillée, autant de pistes à explorer pour la génération montante.

Les politiques culturelles se sont multipliées à l'attention des enfants à travers des initiatives conduites par les médiathèques et le spectacle vivant mais ont négligé le moment de la vie si particulier que représente l'adolescence. Dans ce trou noir, on a laissé s'engouffrer les entreprises de produits de consommation culturelle qui ont pris le pouvoir sur les *teenagers*en première ligne de la révolution numérique. Pourtant nul doute qu'à l'avenir, les nouvelles formes d'écrit sur écran produiront de nouvelles modalités du lire et de nouvelles définitions du « bien lire » ou de l'habileté à la lecture. « Aux instances publiques, en concertation avec l'ensemble de la chaîne éditoriale, de reprendre la main » conclut Olivier Donnat.

[1] Enquête menée par le Ministère de la Culture et de la Communication, sous la responsabilité d'Olivier Donnat, chargé de recherche au DEPS (Département des études de la Prospective et des Statistiques du Ministère de la Culture et de la Communication)

DOCUMENT 9

COMMENT DONNER LE GOÛT DE LIRE ?

Liliane PELLETIER
Coordinatrice du réseau
des centres académiques de lecture et d'écriture
IUFM de la Réunion

Pourquoi devrait-on donner le goût de lire aux enfants ?
Quelle victoire lorsque le jeune lecteur fait preuve d'appétit, voire même de gourmandise ; il lit et choisit de lire encore, il a compris que ça fait du bien...

Chacun sait que l'appétit vient en mangeant, et c'est par le biais de la littérature que l'on forme les lecteurs de demain, qu'on leur affine le goût, que l'on crée des désirs et des envies, qu'on les incite à se pencher sur le monde, à réfléchir et à grandir.

Les élèves qui séjournent une semaine en centre de lecture entrent dans un univers différent de celui de l'école, un monde où sont privilégiés le plaisir du vagabondage et surtout celui du dialogue.
Illustration :

Nour, 11 ans, élève de sixième. Difficulté à donner du sens aux activités scolaires. Néanmoins, un enfant qui vous raconte, intarissable, les dernières, aventures de ses héros télévisés.

L'atout majeur d'un CALÉ est de redonner le goût d'apprendre aux élèves en menace d'illettrisme et de permettre à chacun de retrouver l'estime de soi. Ce dispositif aide les élèves à devenir auteurs et acteurs de leurs apprentissages par des propositions pédagogiques multiples et variées.

Comment la littérature vient-elle aux jeunes élèves en difficulté scolaire, comment les y amener, les accompagner, leur en donner le goût ? Ce sont-làdes questions que se posent quotidiennement les enseignants des centres de lecture.

Présentation du réseau des CALÉ

Qu'est-ce qu'un CALÉ ?

Les centres de lecture, centres de ressources et pôles d'échange pour les écoles primaires et établissements du second degré de la Réunion sont des outils au service de la cohérence et de la continuité des projets liés à la maîtrise de la langue. Ils accompagnent les actions scolaires à deux niveaux : prévention des difficultés, contribution au développement des compétences des élèves.

Ils sont également lieux d'échange de pratiques, lieux de réflexion et d'enrichissement professionnel pour les enseignants.

Le projet de l'académie de la Réunion fixant des orientations triennales situe aussi les centres de lecture parmi les dispositifs d'aide aux élèves en difficulté. Ils s'inscrivent donc dans le cadre de la prévention de l'illettrisme.

Et si l'on retient comme définition que « l'illettré est celui qui ne parvient pas à donner du sens à sa lecture après avoir été scolarisé au moins cinq ans », il s'agit, dans le cas des élèves de collège, voire des lycées professionnels, de lutte contre l'illettrisme.

Quelles orientations ? Quel public ?

Les activités proposées aux élèves s'appuient sur les richesses du patrimoine local (culture et environnement naturel et muséal) et de la littérature.

L'accueil des élèves se fait en internat ou en externat, en fonction de ce que permet l'organisation matérielle, mais d'abord et avant tout en fonction d'une finalité pédagogique : la présence au CALÉ est le temps fort d'un travail qui s'effectue dans le cadre des projets d'école et d'établissement.

Le réseau est actuellement composé de quatre centres : Entre-Deux, Plaine-des-Palmistes, Saint-Denis (Le Brûlé), et Saint-Leu. Quatre centres, quatre bassins géographiquement répartis sur l'île.

Les CALÉ sont ouverts sans discrimination aux élèves des deux degrés, y compris les élèves de lycée professionnel. Mais le public le plus habituel est celui de l'école primaire et des groupes ou classes de sixièmes en difficulté. Une priorité peut être donnée aux écoles et établissements situés en éducation prioritaire.

Quel choix pédagogique fondamental ?

Il s'agit d'améliorer la maîtrise de la langue française orale et écrite par le moyen d'échanges et par la mise en place de situations authentiques de communication. Le séjour en CALÉ s'inscrit dans une dynamique de projet, ce qui permet de donner du sens aux apprentissages nécessaires pour aboutir à sa réalisation, concrète. Pendant le séjour, la pratique intensive de la lecture et de l'écriture facilite la cohésion : le projet est finalisé et planifié. Les grandes étapes sont réalisées pendant la semaine au centre. Les CALÉ sont aussi des lieux d'action pour donner du sens à l'écrit, pour donner envie de lire et d'écrire, pour faciliter l'entrée dans l'écrit par les albums, les romans, les documentaires...

Dans cette démarche de projet, les activités proposées aux élèves s'appuient sur les richesses du patrimoine local car c'est un moyen de mieux appréhender son histoire, sa région et tous les éléments qui la constituent (faune et flore, architecture, culture, langue...) en découvrant des lieux empreints d'histoire (monuments, musées), des sites naturels, des objets, des gens (professionnels, artisans, passionnés...) pour mieux se connaître soi-même. Cette nouvelle découverte de soi, facilite l'ouverture aux autres et à d'autres univers (monde scolaire notamment).

Comment donner le goût de lire ?

« Il ne s'agit pas seulement d'apprendre à lire. Le but à atteindre, c'est de former des lecteurs. Des enfants lecteurs qui continueront à lire quand ils seront adultes et donneront à leurs propres enfants l'envie de lire. Le but à atteindre n'est pas de réussir le contrôle du lendemain. » (Raymond Queneau)

La diversité, c'est le maître-mot en centre de lecture. Le pari : diversifier approches, contenus, actions, mise en réseau. Dans une classe, chaque élève est différent. Il y a des thèmes, des supports qui parlent plus aux uns qu'aux autres. Être à l'écoute. Ne rien négliger. Il y a une multitude d'approches qui peuvent provoquer une étincelle de curiosité chez un enfant.

Proposez à des élèves en difficulté de lire des histoires aux petits de maternelle, vous assistez à des miracles. On voit des enfants, déterminés à ne pas ouvrir un livre en début de séjour, se prendre au jeu, se préparer avec un soin inouï, s'entraîner pendant des heures, lire à voix haute, partout... Offrez à des jeunes de lycée professionnel l'occasion d'une rencontre avec un auteur, un vrai – en chair et en os – qui leur parlera de ses doutes, de ses difficultés à écrire, des fautes d'orthographe à traquer

sans relâche. Il suffit parfois d'un rien pour déclencher de nouvelles attitudes vis-à-vis du lire-écrire-parler.

Développer le goût de lire, c'est écrire, expliquer, parler, recevoir, donner, échanger, partager. C'est un ensemble. Et plus cet ensemble est riche, plus on a de chance de réussir. Au cœur des CALÉ : des livres, des livres et encore des livres. Il faut porter l'enfant et non pas le forcer. Ouvrir sur le livre et voyager avec lui. Enfermer un livre dans un cadre trop précis, avec une analyse imposée, c'est détruire l'imaginaire et l'envie de l'enfant d'aller vers un autre livre. C'est prendre le risque de le dégoûter. La lecture, c'est quelque chose de très intime. Le rapport qui s'établit entre le lecteur, le texte et l'auteur est unique. Chaque lecture est personnelle. Chaque enfant a sa propre lecture. C'est ça l'intérêt du livre ! Daniel Pennac nous l'a bien dit : « Le verbe lire ne supporte pas l'impératif. Aversion qu'il partage avec quelques autres : le verbe "aimer"... le verbe "rêver"...

On peut toujours essayer, bien sûr. Allez-y : "Aime-moi !" "Rêve !""Lis !" "Lis ! Mais lis donc, bon sang, je t'ordonne de lire !" "Monte dans ta chambre et lis !"

Résultat ? Néant. Il s'est endormi sur son livre. La fenêtre, tout à coup, lui a paru immensément ouverte sur quelque chose d'enviable. C'est par là qu'il s'est envolé. Pour échapper au livre. Mais c'est un sommeil vigilant : le livre reste ouvert devant lui.

Pour peu que nous ouvrions la porte de sa chambre nous le trouverons assis à son bureau, sagement occupé à lire. Même si nous sommes monté à pas de loup, de la surface de son sommeil il nous aura entendu venir.»

Dans Comme un roman, Daniel Pennac défend la lecture-cadeau, la lecture gratuite et sans contrepartie. Une seule condition à cette réconciliation avec la lecture : ne rien demander en échange. N'élever aucun rempart de connaissance préliminaire autour du livre. Ne pas poser la moindre question. Ne pas ajouter un seul mot à ceux des pages lues. Pas de jugement de valeur, pas d'explication de vocabulaire, pas d'analyse de texte. Lecture-cadeau. Lire et attendre. Attendre que la peur se dissipe, la peur secrète du livre, la peur de ne rien comprendre, la peur de ne pas savoir répondre aux questions. La peur qui ligote et paralyse. Attendre que le plaisir vienne ou revienne, celui des lectures de la petite enfance, en gardant bien en tête « les droits imprescriptibles du lecteur » édictés par Daniel Pennac :

« 1) Le droit de ne pas lire.

2) Le droit de sauter des pages.

3) Le droit de ne pas finir un livre.

4) Le droit de relire.

5) Le droit de lire n'importe quoi.

6) Le droit au bovarysme (maladie textuellement transmissible).

7) Le droit de lire n'importe où.

8) Le droit de grappiller.

9) Le droit de lire à haute voix.

10) Le droit de nous taire. »

« La rencontre avec un livre, à tout âge, est comme la rencontre avec un nouvel ami : elle ne peut être imposée, mais juste suggérée », nous dit aussi Marie Bonnafé, psychiatre et psychanalyste, auteur de Les Livres, c'est bon pour les bébés. Elle y fait l'éloge de la « lecture pour rien ». L'intérêt pour l'écrit est général chez les moins de six ans, même s'il n'existe aucune stimulation de l'entourage. C'est une prédisposition fantastique. Ce qui est essentiel ensuite, c'est de créer une familiarité avec le livre. Pour ne pas avoir peur des livres. Pour exercer ses droits en toute impunité.

En centre de lecture, les moyens d'incitation pédagogique à la lecture sont variés. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise méthode, tout est question de démarche d'enseignement, de situations d'apprentissage suffisamment complexes et stimulantes pour que l'élève s'engage à prendre des risques et à faire des efforts, car elles prennent sens pour lui.

Comment aborder autrement l'œuvre intégrale ?

Objectifs et cadrage de la démarche

Cet axe pédagogique est développé en centre de lecture afin de permettre aux élèves de voyager dans les œuvres littéraires, de les conduire à une attitude interprétative, de leur permettre de tisser des liens entre les auteurs, les genres, etc., dans le but de :

- Construire ou reconstruire l'acte de lire.

- S'interroger sur le sens d'un écrit, mieux comprendre les textes qu'on lit.

- Donner le goût de lire et d'écrire.

- Développer chez l'élève la capacité à débattre autour du livre.

Il ne s'agit donc ni de proposer aux élèves une lecture linéaire d'un roman ni d'étudier systématiquement les faits de langue en se servant de l'œuvre comme support.

Les différentes étapes de la démarche

Première étape :

- Partir de la première de couverture. Proposer éventuellement une lecture de la quatrième de couverture.

- Exercer des opérations mentales : observer, trier les informations, mettre en relation, s'interroger, mobiliser des images et des représentations, élaborer des hypothèses.

Deuxième étape :

- Entrer dans l'œuvre intégrale à partir des hypothèses.

- Engager des procédures de recherche à l'intérieur du livre pour vérifier son ou ses hypothèses.

Troisième étape :

- Développer des compétences linguistiques en fonction de l'œuvre étudiée.

- Dégager des notions clés : personnages, schéma narratif, grammaire de phrase (anaphores)...

Quatrième étape

- Préparer un comité de lecture. Débattre autour du livre.

- Argumenter ses choix. Exprimer son avis.

- C'est par le débat sur le texte lu que les diverses interprétations peuvent être comparées (occasion d'éprouver les libertés et les contraintes de toute interprétation).

- Mettre en évidence le thème abordé dans l'œuvre intégrale, les personnages clés de l'histoire, le point de vue de l'auteur (notion de message), le statut conféré au lecteur.

- Mettre en réseau éventuellement les ouvrages d'un même auteur, ceux qui traitent du même thème, ceux dont le héros est le même...

Cinquième étape :

- Participer à un comité de lecture.

- Comparer plusieurs ouvrages, plusieurs auteurs ou des genres différents.

Un comité de lecture à l'école est un moyen qui permet à l'élève :

- d'être en contact avec l'éventail le plus large possible de livres, avec des professionnels du livre (écrivains, libraires...) ;

- d'être un acteur dans le choix des ouvrages (pour la classe, une BCD, un CDI...) ;

- de développer l'esprit critique et l'envie de lire au travers d'échanges.

L'intérêt principal est d'aider au développement de la culture littéraire des élèves grâce à la fréquentation régulière des œuvres et la confrontation des points de vue (accords et désaccords, mise en réseau et résonance des œuvres entre elles, liens avec le vécu ou le connu des enfants).

- Amener progressivement les élèves à l'adoption d'une posture interprétative en partant du postulat suivant : le sens d'un texte littéraire laisse une place importante à l'intervention personnelle du lecteur.

- Faire découvrir aux élèves les relations subtiles qui font de l'ouvrage lu une œuvre littéraire (parcours permettant de retrouver un personnage, un thème, un genre, un auteur, un illustrateur...).

DOCUMENT 10

PISA 2009 : Les résultats

Par François Jarraud

Attendus impatiemment, les résultats de l'évaluation internationale PISA ont été dévoilés le 7 décembre lors d'une conférence de presse par Bernard Hugonnier, directeur adjoint à l'éducation de l'OCDE, Eric Charbonnier et Sylvie Vayssettes. Ils mettent le doigt sur la plaie principale de l'école française : la montée des inégalités. Ce sont elles qui pèsent sur les résultats globaux qui restent moyens.

Le Programme international pour le suivi des acquis des élèves (PISA) évalue les compétences des jeunes de 15 ans dans les domaines de la lecture, des mathématiques et des sciences depuis 2000. L'enquête dirigée par l'OCDE en 2009 couvre une soixantaine de pays dont une trentaine de membres de l'OCDE. Cette croissance du nombre de pays participant montre l'importance que revêt cette étude pour le pilotage des systèmes éducatifs nationaux. Pisa 2009 a encore deux autres particularités importantes. L'enquête a étudié en détail les capacités en lecture des élèves de 15 ans, y compris la lecture sur écran. Enfin un volume est entièrement dédié à l'évolution des systèmes éducatifs depuis PISA 2000. Concernant le système éducatif français, on retiendra quelques traits principaux.

L'école française obtient la moyenne. La France se situe dans la moyenne des pays de l'OCDE aussi bien en lecture (496), maths (497) que sciences (498). Ces résultats la mettent à égalité avec des pays comme l'Allemagne, la Grande Bretagne, ou encore les Etats-Unis. Si la Finlande reste en haut du tableau, ce sont les pays asiatiques qui cette année emportent la palme. La région de Shanghai (Chine), la Corée du Sud, Hong Kong, Singapour, le Japon prennent les meilleures places. Le modèle éducatif asiatique semble ainsi le plus performant alors même que certaines de ces régions ne font pas partie des pays les plus développés. 2009 enregistre les progrès de certains pays comme l'Allemagne, le Brésil, le Portugal ou la Pologne. Inversement des pays régressent comme l'Irlande ou la République tchèque. La France stagne à un niveau moyen, sauf en maths où elle perd presque 20 points.

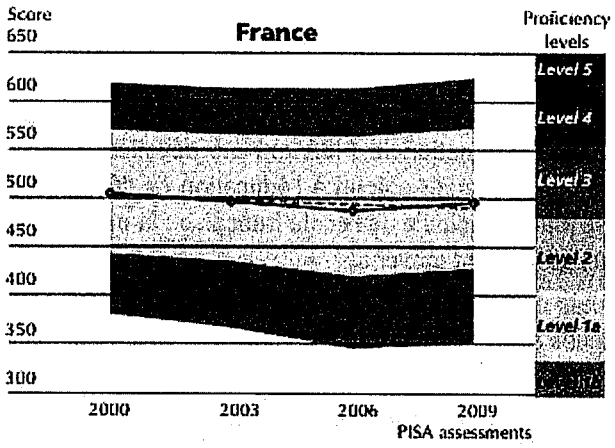
Il faut inciter les élèves à lire ! L'étude PISA montre que les élèves qui lisent réussissent mieux. Quoiqu'ils lisent. La lecture sur ordinateur a elle aussi un impact positif. PISA montre l'impact déterminant de la fréquence de la lecture sur la réussite scolaire. Celui qui lit 30 minutes par jour est a 510, avec 2 heures il est à 550 alors que celui qui ne lit pas est à 450. Entre le lecteur et le non lecteur l'écart peut atteindre 100 points soit près de 3 années d'école ! Or on retrouve en lecture également l'écart entre les milieux sociaux. L'étude montre aussi que le plaisir de lire est un élément déterminant.

La France face à ses inégalités scolaires... L'école française se singularise par de fortes inégalités. En lecture, la France fait partie avec Israël, la Belgique et l'Autriche, des pays où l'écart est le plus fort entre les élèves les plus forts et les plus faibles. La part des élèves faibles en lecture dépasse la moyenne OCDE. 20% des élèves sont en échec scolaire c'est à dire au niveau 1 (le plus faible) dont 8% au niveau 1b et en dessous. C'est plus que la moyenne de l'OCDE qui se tient à 6% aux niveaux 1b et en dessous. C'est la même chose aux niveaux les plus élevés : 9,5% sont aux niveaux 5 et 6 (contre 8% pour l'OCDE).

Et sociales.... Ce "grand écart" se retrouve également en maths. Socialement, les résultats des élèves favorisés sont supérieurs de 50 points à ceux des élèves défavorisés : cela représente plus d'une année d'école !

Et ethniques... Une autre inégalité saute à la figure : l'écart entre les jeunes d'origine étrangère et les autres. Les immigrants de première génération sont à environ 420 en lecture, ceux de seconde génération à 448 et les autochtones à 502. 420 c'est à peu près la Thaïlande ou Trinidad. 448 renvoie au Chili et 502 la Norvège. Comme si l'Ecole française abritait trois systèmes éducatifs différents ! L'écart entre les immigrés de première génération et les autochtones représente deux années d'études. L'écart demeure entre ceux de seconde génération et les autochtones. Il représente encore l'équivalent d'une année d'école ! Tout se passe comme si l'école n'avait aucun effet et était incapable de faire réussir les élèves issus de l'immigration. Ceux ci ont deux fois plus de chances d'être en échec scolaire que les élèves autochtones.

Et de genre. L'écart entre filles et garçons représente près de 40 points en lecture c'est à dire l'équivalent d'une année de classe. Cet écart s'est creusé depuis 2000 où il n'était que de 14 points.



Une évolution inquiétante. Depuis le premier PISA en 2000, la France a légèrement décroché. Quelques pays ont plongé (l'Irlande, la république tchèque). Mais d'autres ont amélioré leurs résultats comme l'Allemagne. PISA montre l'évolution par catégorie d'élève entre les plus faibles (niveaux 1 et 2) et les plus forts (niveaux 5 et 6). De 2000 à 2009, on constate l'augmentation de la proportion d'élèves très faibles (niveaux 1 et 2). Ils sont passés de 15 à 20%. L'école française n'arrive pas à diminuer leur nombre. Bien au contraire la part des élèves les moins performants a doublé (8%). On a là le défi majeur pour les années à venir. Si ce défi est éducatif, il est clair qu'il renvoie aussi à la situation sociale dans le pays.

Un meilleur sentiment d'équité. Quand on regarde ce que les élèves déclarent sur la vie des établissements et les rapports avec les enseignants, on reste partagé. Les élèves trouvent que leurs enseignants ne se soucient pas assez de leur bien-être. En France plus qu'ailleurs ils déclarent que les élèves ont du mal à se mettre au travail, qu'il y a du bruit en classe. 73% des élèves de l'OCDE déclarent des cours au démarrage rapide contre seulement 64% en France. Le climat scolaire s'est dégradé depuis 2000. En même temps les élèves pensent pouvoir compter sur leurs enseignants pour les aider davantage en France qu'ailleurs. 88% les trouvent "justes". C'était 73% seulement en 2000 et ça reste en 2009 valable pour 79% des élèves de l'OCDE.

Les 10 commandements de l'OCDE. L'OCDE ne se limite pas à établir des statistiques. L'étude PISA les analyse et montre ce qui marche. Le rapport fait des recommandations.

- Il faut croire dans l'éducabilité de tous les élèves. Les études PISA montrent qu'on na pas à choisir entre la performance et l'équité du système éducatif. Les pays qui ont les meilleurs résultats sont ceux qui ont le plus d'élites et où l'écart entre les faibles et les forts est le plus faible. La Finlande en est un exemple. Par conséquent l'OCDE est pour l'école unique et le collège unique.

- La société doit reconnaître un statut favorable aux enseignants et aux élèves. Ils doivent être reconnus.

- Il faut fixer des directives claires aux écoles, valables pour tout le territoire. Elles doivent indiquer les connaissances à connaître mais aussi les valeurs à transmettre et les attitudes à acquérir. L'OCDE insiste sur l'efficacité de la discipline.

- Il faut donner aux enseignants une formation académique de haut niveau mais aussi une formation pratique. Sur ce point la France est fautive estime B. Hugonnier. Il faut les former "tout au long de la vie" et une évaluation régulière des enseignants.

- Les chefs d'établissement doivent être des leaders

- les établissements doivent être autonomes y compris dans le curriculum et les modes d'évaluation. Mais il doit y avoir des évaluations nationales fréquentes et l'établissement doit rendre compte de ses résultats. "Quand les résultats sont publics on observe que les résultats montent", estime M Hugonnier.

- Les redoublements sont à proscrire. C4est un des points faible de la France.

- Il faut donc des aides pour les élèves en difficulté. Elles doivent être globales et utiliser le temps familial. Par exemple l'Allemagne a progressé pour avoir mis en place des aides à l'apprentissage de l'allemand pour les immigrés.

- l'enseignement préélémentaire a un impact positif sur le niveau des élèves. En France il est même particulièrement positif.

- En période de crise il faut savoir gérer les ressources. Par exemple, pour l'OCDE, il vaut mieux mettre l'argent dans une augmentation de salaire des enseignants que dans la diminution du nombre d'élèves par classe.

www.cafepedagogique.net